

Le monstre instrumentalisé de Radu Jude

Le Roumain démultiplie les avatars du vampire, entre dénonciation du capitalisme et abjection numérique

DRACULA
■■■■□□

Le Roumain Radu Jude reste un épiscrite en Europe. On en parlait ici, il y a trois semaines, à propos de son film *Kontinental '25*, qui, par la malice du cinéaste ou de ses distributeurs français, a contrevenu aux lois de la tectonique des plaques. La réplique du séisme l'a précédé. Car le «modeste» et «so-bre» *Kontinental '25* a été capté à la marge ou dans les replis de ce *Dracula*, comme lui tourné à l'iPhone 15 en Transylvanie, mais lui obscène et dégueulant. Pendant près de trois heures, des variations tour à tour blafardes, bouffonnes et saillantes sur le vampire national. On parlait à propos de Radu Jude, de cinéaste «Frankenstein», n'aimant rien tant que couturer l'inconciliable et le disgracieux. Eh bien voici sa version Frankenstein de Dracula, ce qui est déjà un geste en soi.

Parodies et digressions

Les deux figures dominèrent le cinéma d'épouvante des années 1930, mais en représentaient comme les deux pôles opposés. D'un côté, la créature de Frankenstein, l'aliénation même, la chose fabriquée et exploitée, qui prit d'ailleurs à la fin du XX^e siècle le dessus dans le registre horrifique, par le biais des zombies, et, de l'autre, un comte et un monstre d'intelligence, aristocrate d'obs-curs confins transylvaniens, sa tyrannie prédatrice étant renvoyée à des marges barbares – pour mieux se perpétuer peut-être.

Dans le film de Radu Jude, un narrateur, se présentant comme un metteur en scène en gestation, s'adresse régulièrement au spectateur face caméra : il rappelle, durant l'un de ses apartés, que Karl Marx a explicitement considéré le capitalisme comme un vampirisme, ce qu'illustre l'un des segments du film, sur une révolte de prolétaires du clic. En l'occurrence,

ils jouent en ligne toute la journée, afin que soient revendus à des internautes des «passes» qui nécessitent du temps pour évoluer de niveau en niveau dans un jeu – marché qui existe bel et bien.

Dracula, le grand monstre de l'exploitation ? Radu Jude, admirateur de son compatriote dadaïste Tristan Tzara et d'Andy Warhol, a oublié d'être bête. *Dracula* n'est pas seulement le capital, mais aussi l'encombrant et dérisoire patrimoine d'un pays, la Roumanie, qui dut en plus subir le règne d'un réel vampire supposément communiste, Nicolae Ceausescu (1918-1989). Un pays, où, ainsi que l'évoque une autre séquence, un projet de «*Dracula Park*» collecta, dans les années 2000, des fonds avant de s'évanouir dans la nature.

Dracula n'est lui-même qu'un monstre instrumentalisé, un

clown repoussoir. Le comte est devenu un prolétaire du spectacle, comme ce pauvre vieux bougre qui, dans un cabaret-restaurant grivois de Cluj, en Transylvanie, doit chaque soir mettre sa cape et être mis aux enchères avec sa partenaire Vampira. Les touristes veulent tous les transpercer d'un pieu. Les tribulations blêmes, salement captées au téléphone, de ces forçats de foire constituent le «socle» du film, à partir duquel il décline diverses digressions. Ce socle est assez ennuyeux et fastidieux, tout comme un interminable segment qui parodie sans relief apparent un récit de vampirisme gothique de base, entre le *Nosferatu* le vampire de Friedrich Wilhelm Murnau et le *Vampyr* de Carl Theodor Dreyer. C'est dans les parenthèses, les digressions, que le sang palpitant se trouve.

Et notamment deux d'entre elles, qui animaient déjà le plus fort film de Jude à ce jour, *N'attendez pas trop de la fin du monde* (2023). Il y avait notamment inséré les surprenants fragments d'un réel mélo roumain des années 1980 : l'un des segments de *Dracula* est un pastiche, sans distanciation aucune, de ce registre, l'eau de rose com-

muniste, une romance en pleine misère kolkhoziennne, dans la campagne roumaine des années 1970-1980, qui est d'un couptuée par empalement – seule vague justification de cette partie, mais c'est beau.

La question de la «faune» numérique, de l'abjection imagière que peut générer Internet, est sans doute le fil le plus solide du

Dracula n'est pas seulement le capital, mais aussi l'encombrant et dérisoire patrimoine de la Roumanie

film : Radu Jude a sollicité ou provoqué l'intelligence artificielle, et cela occasionne à l'écran des chimères immondes, la pornographie d'ignobles mutants numériquement. Tel est bien, selon lui, entre finances et technologie, le vampirisme le plus immédiat et fatal, mort-vivant et difforme, qui se substitue insidieusement à toute autre existence ici-bas.

Chroniquant les tourments d'une huissière de justice confrontée au suicide d'un sans-abri, *Kontinental '25* se plaçait sous les auspices du néoréaliste *Europe 51*, de Roberto Rossellini (1952). Avec *Dracula*, Radu Jude paraît vouloir placer en vis-à-vis *Salo ou les 120 journées de Sodome* (1975), film limite où Pier Paolo Pasolini adaptait Sade jusqu'à l'insupportable, suggérant que le numérique est le nouvel horizon d'une atrocité cannibale. ■

HERVÉ AUBRON

Film roumain de Radu Jude. Avec Adonis Tanta, Gabriel Spahiu, Oana Maria Zaharia (2 h 50).



Image extraite du film «*Dracula*», de Radu Jude. METEORE FILMS

Le Monde